

ERIC FAVEREAU 27 JUIN 1998 À 04:36

PORTRAIT

Jean Oury, 74 ans, psychiatre, n'a jamais cessé, de Saint-Alban à La Borde, de vouloir soigner l'hôpital pour soigner les malades.



[Portrait de Jean Oury publié en juin 1998 dans Libération]

«Qu'est-ce que je fous là?» se demande le psychiatre Jean Oury. Comme chaque année, il est revenu à l'hôpital de Saint-Alban, la Mecque de la psychothérapie institutionnelle, mais, ce jour-là, c'est pour un adieu. Dans cette ancienne forteresse perdue en Lozère, pendant la Seconde Guerre mondiale, un petit groupe de psychiatres avait cassé les fenêtres de l'asile. Peu à peu s'était construite la plus formidable des aventures de la psychiatrie d'après-guerre, sur le principe que *«soigner les gens sans soigner l'hôpital, c'est de l'imposture»*. A Saint-Alban on travaillait, on discutait sans fin, avec Eluard qui passait, Tristan Tzara aussi, ou encore le philosophe Canguilhem et, bien sûr, le maître des lieux, François Tosquelles, médecin réfugié de la guerre d'Espagne. *«Oui, quoi? Qu'est-ce que je*

fous là? Saint-Alban, c'est foutu».

A la mi-juin, s'y sont tenues les dernières journées de ce mouvement. Fin des rencontres annuelles. On a cassé l'autel, plié les souvenirs. L'hôpital de Saint-Alban ressemble désormais à n'importe quel autre hôpital psychiatrique. Et Jean Oury se donne des raisons de ne pas répondre à sa question fétiche: *«C'est quand même la moindre des choses de ne pas embarrasser les autres avec ses propres fantasmes. On ne va pas les emmerder avec nos emmerdements. Dans les familles, c'est effrayant la pathologie que ça développe, de ne pas pouvoir faire ce travail là, d'être toujours encombré. Comme en chirurgie, c'est l'asepsie.»*

Alors, on se lave les mains, on entre doucement. Grande figure de la psychiatrie française, Jean Oury n'a pourtant rien d'un grand prêtre. C'est un roc, plutôt. Qui ne parle jamais de lui, toujours des autres. Et quels autres! C'est un défilé: bien sûr, Jacques Lacan qu'il a suivi pendant trente ans, Felix Guattari l'ami-analyste-philosophe, Jean Dubuffet le peintre, Antonin Artaud le poète, Gille Deleuze le philosophe, Jean Renoir le cinéaste, et Francois Tosquelles" Des gens qu'il n'a jamais quittés. *«Je n'ai pas trahi.»* Jean Oury est un homme clair. Il est grand, un peu vieux, un peu voûté. Il fume beaucoup. Il joue du piano quand il a le temps, mais il n'a jamais le temps: *«On n'a jamais passé, seul, un Noël en famille»*, raconte Yannick, sa fille qui ajoute: *«Mon père, je le vois comme un jeune homme de 30 ans, il a toujours été comme ça.»* *«Il a un côté vieil acteur américain»*, note un psychanalyste. *«Mais où en est-il, maintenant, après toutes ces tempêtes?»* se demande un philosophe. *«Ben, il est là»*, répond, goguenarde, sa vieille copine Hélène Chaigneau, grande figure elle aussi de ce milieu psychiatrique.

«Si j'ai changé, moi? Non. Pourquoi? C'est pathologique, j'ai un coefficient d'instabilité égal à zéro», dit Oury. *«Mon père m'a toujours dit ça: "il faut faire comme si on allait vivre mille ans, et être capable en même temps de faire sa valise le jour-même»*, raconte sa fille. Alors, pour concilier les deux, il s'offre des colères terribles. La plus grosse bien sûr, c'était en mars 1953. Jean Oury, après avoir quitté l'hôpital de Saint-Alban, s'était retrouvé comme médecin chef à Saumery dans le Loir-et-Cher. C'était alors le seul hôpital psychiatrique du département. *«Au bout de deux ans, j'ai dit à l'administration qu'il fallait faire des travaux de réaménagement des locaux; et je leur ai donné, comme ça, six mois, un défi bête.»* Six mois plus tard, rien. *«Alors, je suis parti, mais je voulais voir mon successeur et discuter avec lui.»* Celui-ci fait la fine bouche, refuse de discuter. Alors, Oury explose. *«Je l'ai pris, et je l'ai mis violemment à la porte. Et je me suis dit, je ne peux pas laisser les malades avec ce type.»*

Il prévient le Conseil de l'ordre des médecins et, en quelques heures, il décide de partir avec tous ces grands malades (trente-trois; sept malades restant car n'étant pas en état de marcher) sur les routes du Loir-et-Cher. Tous partis comme un bateau fou. A dormir à droite, à gauche dans des hôtels. Trouvant quelques jours refuge dans une maternité. Puis sur les routes. Jean Oury et ses malades ont erré deux semaines. Les infirmiers avec

lui. Et, le 3 avril, ils débarquent dans le vieux château en ruine de La Borde, à la Cour Cheverny. Depuis ce coup d'éclat, La Borde est là. Toujours debout, encore aujourd'hui. Un lieu quasi unique en France où plus de 100 malades, - la plupart psychotiques -, vivent. Un lieu transparent, un endroit simplement gentil. «C'est déjà ça d'être gentil avec la folie», disait Guattari. *«La Borde? C'est un arrière-pays, un terrain vague»*, lâche Jean Oury. Pour parler de La Borde, il a presque les mêmes mots que pour évoquer La Garenne dans la banlieue parisienne, ce coin d'enfance où il a vécu avec ses deux frères, son père (ouvrier polisseur) et sa mère qui tenait une petite agence immobilière. *«Le terrain vague de La Garenne, c'était cosmopolite, j'y ai tout appris. C'est ce que je disais à Lacan, que j'avais cent ans d'avance sur lui, à cause du terrain vague de La Garenne.»*

La Borde, c'est donc Oury. Ou bien l'inverse. C'est là, en tout cas, qu'Oury a vu défiler toutes les secousses de la psychiatrie de ces quarante dernières années. Mai 68, entre autres, et l'antipsychiatrie avec qui il n'a pas fait bon ménage. *«C'était à côté de la plaque, ça n'a servi à rien, si ce n'est à tout mélanger. De la foutaise...»* Et maintenant? Il n'est pas loin de repiquer une de ses grosses colères pour parler d'aujourd'hui: *«Il y a une destruction véritable du champ même de la psychiatrie. Ça prend une allure vertigineuse, cela devient impossible d'y travailler. La suppression du diplôme d'infirmier psychiatrique, c'est le plus gros scandale de ce siècle.»* Il parle par à-coups, un peu comme Lacan. *«La mode des séjours courts, c'est criminel. La schizophrénie, c'est une maladie chronique. La vie, c'est chronique. Ce n'est pas parce que l'on fait sortir quelqu'un qu'il est guéri. Il y a des malades qui ont disparu physiquement, je dis bien physiquement, car ils ne peuvent aller nulle part. C'est ça qui est en jeu.»*

Mais alors, quoi? Pourquoi cet incroyable mouvement de la psychiatrie de l'après-guerre a-t-il si peu le vent en poupe? Pourquoi ce vide actuel? «Qu'est ce que je fous là?» doit se demander toujours Oury. Les autres sont morts, son maître Tosquelles en 1994, son ami Guattari en 1992. Certes, se maintient un réseau à travers la France de psychiatres ayant les mêmes exigences, mais ils sont silencieux, écrasés par le poids du conformisme et de l'indifférence politique. Jean Oury reste un peu seul. «Il faut que je parle à voix haute On travaille sur quelque chose d'extrêmement complexe, et c'est la moindre honnêteté d'être au niveau. L'exercice de la complexité, c'est comme chez un athlète, il faut s'entraîner. Tout le temps.»

Le docteur Oury parle avec sa voix fatiguée, avec ce regard cocasse. Il parle et il regarde. *«Un regard, comme disait Lacan, c'est un regard qui se tient. C'est un trou avec des bords. Indispensable, des bords. La pathologie, c'est un trou sans bord. Lacan appelait ça le traumatisme.»*

La Borde avec ses bords. Et Oury qui se tient.

ERIC FAVEREAU 5 AVRIL 2003 À 22:38

Jean Oury dirige cette clinique psychiatrique du Loir-et-Cher à l'histoire et au fonctionnement atypiques.

Blois envoyé spécial

«Comment ? Tu n'es pas à la retraite? A ton âge... Ils me disent ça, comme à un enfant.» Jean Oury en sourit, ou plutôt il s'en fout. Il est là, il est loin, il est assis dans son bureau, rempli de livres. Et en ce printemps 2003 cela fait cinquante ans qu'il est là. Qu'ils sont là. Cinquante ans qu'il est arrivé avec ses fous, après un périple inédit de quelques semaines en Sologne : il venait alors de claquer la porte de l'hôpital Saumery dans le Loir-et-Cher. Et il est tombé sur ce château en ruine, perdu dans la forêt, qui allait devenir ce lieu inouï de la psychiatrie française : la clinique de La Borde.

Classification. Il fait beau, ce jour-là. Quelques résidents sont assis sur les marches du château. Un autre dodeline de la tête en regardant la pelouse. Il y a là plus d'une centaine de malades, «dont plus de 70 % de schizophrènes lourds», comme le dit la classification. L'ambiance à La Borde est toujours unique. C'est un drôle de lieu où, quelles que soient les bizarreries des habitants, on fait attention. On écoute, on s'énerve aussi, mais on n'a pas honte. Dominique est l'une des pensionnaires. Aujourd'hui, elle est «poisson pilote», c'est-à-dire en charge du visiteur pour lui faire visiter la clinique. Dominique a les cheveux bien courts. Elle vient à La Borde depuis vingt ans, mais depuis trois ans elle passe la moitié de la semaine à la clinique, et l'autre dans un appartement à Angers.

Elle parle avec une douceur infinie des autres malades : «Lui n'arrête pas de crier. Il hurle tout le temps. Il se fait mal.» Présente L., qui, tous les soirs et cela depuis des années, sort les poubelles et les met à l'entrée du parc. «Il ne veut jamais qu'on l'aide.» A un autre moment, Dominique s'oppose avec précaution mais avec insistance à Jean Oury qui en a marre qu'on laisse le piano, en bas, dans le salon. «Mais on ne peut pas le retirer, dit-elle. C'est très précieux pour Evelyne, c'est sa seule façon d'être avec nous». Puis : «C'est vrai que cela nous casse les oreilles, mais maintenant, elle arrive aussi à jouer un peu pour elle. Non, vraiment, on ne peut pas le retirer.»

Plus tard, Dominique a ce joli mot : «Ici, on n'est pas des débiles mentaux, parce qu'on est des pensionnaires. C'est un sacré statut d'être pensionnaire, ici.» C'est ainsi. Et c'est un miracle. Alors que l'univers de la psychiatrie a rarement été aussi fragilisé, alors que la prise en charge de la folie n'a jamais été aussi mal à l'aise dans le cadre borné de la comptabilité publique, La Borde résiste. Mieux, à l'image de son vieux fondateur, elle s'en fout. «Je n'ai pas de projets, je n'ai jamais fait de projets», dit Jean Oury. «Au fond, je ne me suis jamais installé. Je suis là, je ne peux pas dire que je m'y suis fait. Souvent, le soir, quand je sors, qu'il y a un pensionnaire sur le banc, qui délire ; je regarde, j'écoute,

étonné, je trouve ça bizarre.» Ajoute : «Pour que cela puisse continuer, il faut y être.» Marie Depussé qui vient d'achever avec Jean Oury un joli livre d'entretiens (1) : «Oury habite La Borde, comme un abbé. Il est tombé sur ce couvent, et il est là, en retraite, lui qui aime tant la vie. Il y a dans son attitude quelque chose à voir avec le schizophrène qui se retire. Une exigence partagée.»

Jeux de mots. La Borde a donc cinquante ans. «Tout cela n'existe pas, ironise Jean Oury. En septembre, il y a quelqu'un de l'Assurance maladie qui est venu. C'était, vous savez, pour ces histoires d'accréditations, d'évaluations. On l'a laissé parler. Il m'a demandé comment on marchait. Je lui ai dit : "Mais c'est très simple, c'est aussi simple que de se tenir debout." Et je lui ai dit que si j'appliquais ce qu'il me demandait, je me casserais la gueule.» Des jeux de mots de psy qui dégagent en touche ? Carmen, monitrice (2), a un exemple pour illustrer. «La cuisine ? S'il fallait la mettre aux normes, cela en serait fini, par exemple, des pluches en commun. C'est pourtant essentiel, ici, les pluches. Vous imaginez, ici, avec de la nourriture qui fonctionne en prêt-à-chauffer.»

On a compris. La Borde vit sa vie. On est loin de la folie des années 70 où La Borde était devenue un lieu à la mode pour artistes et théoriciens, sous la houlette de Félix Guattari. Jean Oury en garde une blessure évidente. «Vous vous rendez compte, ces imbéciles venaient pour faire de l'animation. Animation, comme si on animait un schizophrène.» Oury qui parle toujours de Félix Guattari : «Parfois, un pensionnaire dit son nom. Et son nom résonne, là, comme dans le paysage.» Et puis il y a eu les années de plomb et de silence. Les années où il a fallu s'habituer à des budgets beaucoup plus serrés. «Notre prix de journée est trois fois moins élevé que dans les hôpitaux.» Des années où la psychiatrie n'était plus à la mode. Il n'empêche, La Borde a continué avec ses règles, avec le club et ses quarantaines d'activités, tous les jours. Avec son standard tenu par les malades. Depuis cinquante ans, plus de 20 000 patients sont passés par La Borde. Une entrée par semaine. Et des patients qui, avec les nouvelles règles en vigueur, ne gardent plus que 2,5 euros par jour de leur pension. «Même pas de quoi s'acheter un paquet de cigarettes», s'énerve Oury.

Résistant. Et pourtant, La Borde paraît comme préservée. Sereine, à l'image de Jean Oury. Lui dit qu'il se sent un résistant. On le sent étonnamment détendu, comme si à ce moment de sa vie de militant, il savait bien que l'enjeu est ailleurs, que soigner ou prendre en charge la folie l'installait dans un monde certes bien réel, mais bien loin aussi des contingences de telle ou telle décision politico-administrative. «Regardez, les autorités ont fermé 40 000 lits de psychiatrie. Fermer un lit n'a jamais soigné personne.» On aurait pu croire qu'avec l'âge et la fatigue, le beau château se serait fragilisé. Il n'en est rien. Et comparés à une visite effectuée il y a quinze ans, les locaux sont en bien meilleur état. Comme nourris de ces 50 années passées. «C'est ce que j'appelle la sous-jacence, dit Oury. Dans une comparaison, je dis que nous sommes des jardiniers. Il faut travailler le terrain. La sous-jacence, cela se dépose. Il y a plein de choses qui se

déposent, les mythes, les habitudes, les fantasmes. Ça arrive comme cela dans un lieu travaillé par l'histoire, par les événements. Des choses qui se sont passées, ou ne se sont pas passées. Quand quelqu'un arrive, il est rapidement pris sans le savoir dans ce terreau. Mais c'est très fragile. Cela peut être détruit en une matinée.»

(1) A quelle heure passe le train, conversations sur la folie : Jean Oury et Marie Depussé, Ed. Calmann-Lévy.

(2) Moniteur est le nom que l'on donne aux personnels soignants à La Borde.

Jean Oury, psychiatre et psychanalyste : « Il faut assumer la transcendance de l'autre »

Entretien réalisé en août 2012.

Le Psychiatre et psychanalyste Jean Oury, père de la « psychiatrie institutionnelle » et fondateur de la clinique de La Borde en 1953, est décédé le 16 mai à son domicile de Cour-Cheverny.

En 1953, vous avez créé « La Borde », une clinique psychiatrique où la singularité du malade est au cœur du soin. Qu'est-ce qui a provoqué votre engagement ?

Jean Oury : Je ne peux pas dire que j'ai décidé qu'il y ait La Borde. C'est arrivé par une série de rencontres. En 1947, après mon internat, je me suis retrouvé à l'hôpital de Saint-Alban, en Lozère. Cet hôpital avait connu une profonde transformation sous l'influence du psychiatre François Tosquelles, réfugié catalan. Pour soigner les malades, Tosquelles pensait qu'il fallait d'abord soigner l'hôpital. Sans cela, le milieu hospitalier lui-même devient nocif.

Qu'est-ce que cela implique pour un hôpital comme La Borde ?

J. O. : Soigner l'hôpital, cela veut dire soigner les relations et, d'abord, soigner l'accueil. Quand les gens arrivent dans un état catastrophique, la façon dont on va les accueillir modifie beaucoup de choses. Il faut aussi s'intéresser à la vie quotidienne : le lever, les repas, les activités... Les schizophrènes sont dans un état très limite, très dissocié comme on dit. Ce n'est pas dans un bureau que le contact peut s'établir avec eux, mais de biais, en passant... Soigner l'hôpital, c'est organiser les choses pour éviter l'impassible, la monotonie. Le « club » est pour cela un instrument essentiel. C'est une structure collective, gérée par les pensionnaires, qui organise les sorties, les activités, les services.

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous engager en psychiatrie ?

J. O. : Au départ, c'est par hasard que j'y suis venu. La psychiatrie m'intéresse parce qu'elle concerne l'être humain dans sa globalité. Ce n'est pas une spécialité de la médecine. C'est quelque chose qui met en question l'existence de quelqu'un. La psychiatrie est une anthropologie, c'est pourquoi elle n'est pas étrangère aux réflexions philosophiques et métaphysiques. Je dis parfois que je suis psychiatre depuis l'âge de quatre ans, car j'avais deux frères plus grands que moi qui passaient leur temps à se battre. J'ai été témoin de la « férocité ». Que faire dans ce cas-là ? Décider de traiter et l'un et l'autre ! C'était une manière de m'en tirer...

Cela fait maintenant plus de soixante ans que vous veillez sur les malades. Qu'est-ce qui a fait tenir votre engagement ?

J. O. : Je ne peux pas faire autre chose, c'est presque pathologique au fond (*rires*)... Ma femme dit que je ne peux pas m'empêcher de voir en chaque être humain une personne singulière. Il n'y a pas de généralisation possible. Il faut à chaque fois se poser la question : qu'en est-il du singulier ? Cela me fait penser au petit Lulu, un enfant que j'ai rencontré à la fin des années 1940. Il souffrait d'une forme très rare d'atrophie cérébrale, voyait toute sorte d'hallucinations. À la fin de sa vie, il était complètement inerte, mais avant de mourir, il a eu un regard... ça ne s'oublie pas... Et il y en a plein, des petits Lulu ! Chaque personne est différente, singulière, mais je ne veux pas cultiver cette affirmation de manière esthétique...

Vous avez connu des années où l'engagement a été porté haut, comme dans l'après-guerre ou les années 1960. Beaucoup d'engagements se sont pourtant enlisés. Qu'est-ce qui vous a permis de maintenir le cap ?

J. O. : Pour ne pas s'endormir, il a une petite gymnastique à pratiquer tous les matins, comme le pianiste fait ses gammes. Cette gymnastique, c'est de dissocier le statut, le rôle et la fonction. Prenons l'exemple du cuisinier dans un hôpital. Son statut, c'est d'être cuisinier. Sa fonction, c'est de faire la cuisine. Mais quel est son rôle ? C'est celui que le malade va lui donner. C'est parfois inattendu. Il arrive qu'un pensionnaire raconte sa vie au cuisinier, alors qu'il ne dit rien à son médecin. C'est donc très important de ne pas enfermer le cuisinier dans son statut de cuisinier et de ne pas fermer la porte de la cuisine aux malades. Je pourrais prendre mon propre cas. Mon statut est d'être directeur, mais il ne faut pas se prendre pour son statut. Je dis souvent : un directeur qui se prend pour un directeur, c'est le plus fou de la bande !

Les prophètes sont des hommes engagés, parfois seuls contre tous. Est-ce que leur persévérance vous parle ?

J. O. : Oui. Cela me fait penser à un texte de Kierkegaard où le philosophe commente une phrase de saint Luc, qui dit : « *Dans la patience acquiert ton âme.* » Il ne dit pas « par » la patience, comme si c'était un instrument, mais « dans » la patience. La patience, c'est une attitude. C'est ne pas chercher plus que ce qui se passe au jour le jour, à condition de ne pas s'échapper dans des fantasmagories.

L'Ancien Testament évoque la figure du prophète Moïse « saisi aux entrailles » par la souffrance de son peuple. Votre engagement est-il une réponse à la souffrance des malades ?

J. O. : Ce n'est pas la souffrance de l'autre qui a été la motivation profonde. Si ça avait été le cas, cela risquerait d'être de la jouissance un peu mal placée. Cela ne veut pas dire qu'il faut être indifférent. Ce que l'on appelle un peu bizarrement la « neutralité » du psychiatre ou du psychanalyste, c'est ce qui permet d'aller plus loin dans le rapport à l'autre. Il faut arriver à tenir, en même temps, une distance et une proximité. On ne saisit pas l'existence de l'autre comme on saisit n'importe quoi. Il faut assumer la transcendance de l'autre. Arriver à être au pied du mur de son opacité. La pire des choses, c'est de vouloir rendre autrui transparent.

Dans la Bible, les prophètes rencontrent des résistances. À quelles difficultés vous êtes-vous heurté ?

J. O. : Il faut sans cesse s'opposer à la bureaucratie qui veut tout homogénéiser, qui veut classer les malades par catégories – les gâteux avec les gâteux, les agités avec les agités, les schizophrènes avec les schizophrènes... – et qui refuse de voir que le soin se joue dans la vie quotidienne. Pourtant faire du théâtre, soigner des animaux, organiser des sorties, cela fait partie du traitement dans un hôpital psychiatrique. Il faut sans cesse lutter contre l'écrasement hiérarchique qui étouffe toute une richesse et combattre le préjugé d'irresponsabilité des malades.

Peut-on parler de la façon dont la philosophie a nourri votre engagement ?

J. O. : Je considère que j'ai eu trois analystes : Kierkegaard, Gide et Lacan. Kierkegaard reste toujours présent, à l'arrière-fond. Je me suis retrouvé dans ce qu'il appelle le « religieux b », c'est-à-dire l'intériorité subjective absolue. Kierkegaard distingue le « religieux a », le religieux qui s'affiche comme religieux, qui se voit, et le « religieux b » qui ne se voit pas. Il décrit deux hommes, un dimanche. Le « religieux a », c'est le type qui exécute bien tous les rituels de la religion, qui va se faire pardonner le dimanche matin, et qui reprend ses errements l'après-midi. Le « religieux b », quand il se promène le

dimanche, passe pour un bourgeois quelconque... L'intériorité subjective ne se voit pas, mais c'est elle qui compte.

Dans vos livres, vous citez souvent les mystiques chrétiens, Maître Eckhart, Angelus Silesius... Cette tradition mystique vous intéresse-t-elle ?

J. O. : Oui, même si je ne la connais pas bien. C'est très proche de ce que je viens de dire sur le « religieux b » chez Kierkegaard. Cette tradition prend position pour ne pas articuler trop objectivement les choses. Elle accepte l'opacité de l'autre. Ce n'est pas faire le choix du flou, mais cela permet une sorte d'ouverture, de liberté. Cela ne crée pas un système. Cela vous met en position d'accueil.

Recueilli par Élodie Maurot, La Coix.

ERIC FAVEREAU 16 MAI 2014 À 10:40

DISPARITION

Cette personnalité exceptionnelle de la psychiatrie française avait 90 ans.

«*Le dernier grand*», comme le dit si fortement le docteur Paul Machto. Cette nuit, est mort Jean Oury, dans la clinique qu'il avait fondé, La Borde, près de Blois. Il avait 90 ans.

C'était la personnalité la plus exceptionnelle, encore vivante, de l'aventure de la psychothérapie institutionnelle, qui a façonné toute la psychiatrie française au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. En mêlant humanisme, attention clinique, et ouverture, dans la prise en charge de la folie, c'était une approche chaleureuse de la maladie où le patient restait avant tout une personne.

«*Soigner les malades sans soigner l'hôpital, c'est de la folie*», disait Jean Oury.

En 1953, il fonda la clinique de La Borde, près de Blois, lieu unique de soins et d'attention. Et jusqu'au dernier jour, il était là, présent, à l'écoute des plus grandes douleurs.

Jean Oury en 6 dates

Mars 1924. Naissance.

Septembre 1947. Interne à l'hôpital Saint-Alban.

Avril 1953. Fondation de la clinique de La Borde.

1971. Début de son séminaire à La Borde.

1981. Tous les mois, séminaire à Sainte-Anne.

Juin 98. Fin des journées de Saint-Alban.

16 mai 2014. Disparition